



La nouvelle expo du MEN déconstruit les mythes de la société d'abondance et de ses mécanismes

«Economie réelle», tu parles!

« GILLES LABARTHE

Neuchâtel » Les fêtes de fin d'année sont terminées, les repas consommés, les cadeaux distribués... et dans les rues, les poubelles et leurs contenus débordent, témoins multicolores de notre société d'abondance. A quoi rime tout cet étalage de richesses matérielles? Et pourquoi cette richesse n'est-elle pas mieux répartie sur la surface du globe, après tant de promesses de progrès, de développement?

Pour entamer 2024 avec de nouvelles clés de lecture, un détour par le Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) s'impose. Voyez son affiche, impossible à ignorer avec ses bandes rouges, bleues et jaunes tirant l'œil et ses symboles monétaires clinquants: dollars, euros, mais aussi yen japonais. Et son titre énigmatique, explosant en toutes lettres: *Cargo Cults Unlimited*. L'expression renvoie aux «cultes du cargo», désignant un ensemble de rites apparus en Mélanésie chez des communautés autochtones confrontées à la violence — physique, mais aussi symbolique — de la colonisation dès le XIX^e siècle. Stupéfaites, elles observent le déversement continu par navires, cargos puis avions entiers, de tonnes de marchandises sur les rives de leurs lointaines îles du Pacifique.

Le MEN n'hésite pas à interpellier sur l'origine historique de grandes

fortunes locales, dont David de Pury

Le phénomène leur paraît si incompréhensible que seule une manifestation divine semble pouvoir l'expliquer. Pour s'attirer à elles aussi ces faveurs du Ciel, des leaders de communautés recommandent d'imiter ces comportements occidentaux, avec les moyens du bord: arrangements floraux, simulacres de zones portuaires, de pistes d'atterrissage et de tours de contrôle, alignements de branches et guérites de bambou tressé.

Et si notre propre rapport à l'économie mondialisée, que nous pensons rationnel, mécanique et maîtrisé, était lui aussi emplie de rituels, de croyances, de pensée magique? Comment interpréter une telle fétichisation des grandes marques, la soif d'imitation et d'ostentation des signes extérieurs de richesse?

Tel est le renversement de perspectives que propose l'équipe de conception de cette nouvelle exposition, menée par les codirecteurs du MEN Grégoire Mayor et Yann Laville, en collaboration avec Ellen Hertz. La professeure et codirectrice de l'Institut d'ethnologie (Université de Neuchâtel), spécialisée en anthropologie économique, est habituée à traiter de thèmes complexes — qu'il s'agisse de la construction de la bourse aux actions à Shanghai ou de la responsabilité sociale des entreprises. Précisément, il y a tant de complexité dans

l'économie mondialisée. Vaste sujet, aux impacts dévastateurs. De quoi s'y perdre, et notre planète avec. Par quoi commencer?

Avant d'entamer la visite commentée, Grégoire Mayor

rappelle combien la mondialisation signifie d'abord «des flux, des mouvements», comme l'a aussi analysé l'anthropologue français Marc Abélès. D'où l'idée de ce premier étage d'exposition, dédale en simulacres de vrais containers (de carton) figurant le fret maritime et la circulation intense de marchandises.

Nous voici plongés dans l'économie dite «réelle», restée très matérielle, au point d'ailleurs «de menacer d'épuisement les ressources de la terre», insistent les concepteurs en guise d'avertissement. Ici, chaque container aborde un aspect singulier des «concepts agissants» sur nos sociétés et nos pratiques, souligne Ellen Hertz.

Le container «Achète-moi!» illustre par exemple à quel point la promesse d'accéder à un monde d'abondance, si fondamentale dans nos sociétés de consommation, se retrouve nichée jusque dans les traditions religieuses. C'est le cas aussi en Bolivie, où la fête des Alasitas mêle des éléments précolombiens, catholiques et consuméristes, sous forme de miniatures que les participants s'offrent entre eux pour célébrer l'opulence et signifier leurs vœux de réussite pour la nouvelle année. Nourriture, maisons, voitures, produits de marque mais aussi titres professionnels, visas pour l'étran-



ger ou brillants certificats d'études y sont représentés – avec l'Europe, les Etats-Unis mais aussi la Chine, comme nouvel Eldorado.

Le container «Butins» renferme un objet ethnographique vedette qui, au cours des siècles, a maintes fois changé de propriétaire, comme l'illustre une magnifique fresque murale réalisée pour la circonstance par un artiste nigérian. «Malgré l'idéologie du libre-échange, qui met en avant le lien entre le commerce et la paix, abus, contraintes et spoliations accompagnent l'histoire des relations économiques», lit-on en résumé.

Dans «Trames et chaînes», les souvenirs d'une ancienne usine d'industrie textile belge questionnent les rêves apportés – et vite emportés – par l'industrialisation, à l'heure des délocalisations, externalisations, optimisations fiscales et de la robotisation. Yann Laville présente ensuite «Zones grises», un

espace dédié à cet autre paradoxe: transgresser les règles «officielles» de l'économie peut rapporter autant, et parfois plus, que les respecter. Ainsi, les bénéfiques tirés d'activités illégales représenteraient un montant au moins équivalent à celles qui respectent la loi, selon des spécialistes. «Mais encore faut-il définir ce qui est illégal, aux yeux de qui et dans quelle situation», suggère un cartel. A vous de partir à la recherche de produits frauduleux, cachés dans la cargaison licite de ce container.

Histoire suisse épinglée

Doté d'une magnifique collection de tirelires, «Gratifications différées» interroge la culture de l'épargne qui s'est répandue en Europe dès le XIX^e siècle puis s'est imposée durant le XX^e siècle avec la généralisation du travail salarié... et du matraquage publicitaire et autres bons conseils de gestion délivrés par les grandes banques, suisses entre autres, à l'attention des

masses laborieuses.

Le MEN n'hésite pas à interpeller le visiteur sur l'origine historique de grandes fortunes locales, dont la figure bien connue des Neuchâtelois, David de Pury. Déstabilisés? Vous le serez plus encore à l'étage. Dans une mise en scène déclinée sur un mode plus humoristique et parfois grinçant, il vous promènera dans un univers plus théorique, fait «d'abstractions éthérées, de discours prophétiques, de comportements mimétiques et de protocoles bureaucratiques» supposés diriger le monde. Tout en ayant provoqué de nombreuses crises financières. Si bien que même les économistes se mettent à douter de leurs propres théories... Certains souhaiteront sans doute ressortir des lieux avec la morale de l'histoire: ce sera plutôt au visiteur de se faire la sienne, dans cette exposition d'une belle densité. »

» A voir jusqu'au 31 décembre 2024.

LA LIBERTÉ

La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
<https://www.laliberte.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'783
Parution: 6x/semaine



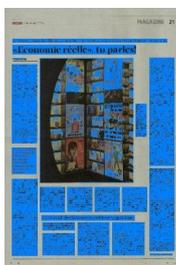
Page: 21
Surface: 100'789 mm²

Ordre: 38017
N° de thème: 038.017

Référence: 90633726
Coupure Page: 3/4



Dans un univers inspiré par le fret maritime et la circulation de marchandises, l'exposition propose une relecture de l'économie mondialisée. Noé Cotter/ Musée d'ethnographie de Neuchâtel



Ce travail des femmes invisible et si précieux

L'exposition revient sur le concept du «Travail fantôme», qui rappelle que l'économie ne pourrait tourner sans le travail non monétisé.

En étendant ses collaborations avec l'Institut d'ethnologie et notamment Ellen Hertz, le Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) offre aussi davantage de place à des perspectives féministes, dans un musée qui – sauf période d'exception – n'a encore jamais été dirigé par une femme depuis sa création en 1904 et qui doit se chercher aujourd'hui une nouvelle direction pour 2024. Parmi les 10 containers de cette nouvelle exposition du MEN, on découvre ainsi «Travail fantôme», qui fait apparaître cette autre réalité, plus diffuse. «Notre économie» ne pourrait tourner sans le travail non monétisé, comme le rappellent entre autres les économistes féministes depuis cinquante ans. Ellen Hertz évoque en particulier «le travail du care», axé sur les soins et l'assistance, basé le plus souvent

sur des engagements bénévoles. Ces tâches essentielles au bon fonctionnement de la société ne sont la plupart du temps pas, ou très peu, rémunérées. Pire, certaines paraissent invisibles: tâches ménagères, garde d'enfants, soins aux personnes âgées... «comme si elles étaient exécutées par des fantômes. Des fantômes qui s'avèrent le plus souvent être des femmes», note la codirectrice de l'Institut d'ethnologie.

A l'inverse, dans d'autres situations, le corps féminin est exhibé jusqu'à devenir «un puissant moteur de vente dans une société régie par le consumérisme». Les travaux de l'anthropologue italienne Paola Tabet, une des représentantes majeures de l'anthropologie féministe, portent sur ces relations plus ou moins avouées entre économie et sexualité. A découvrir dans «N(ég)oces», un *peep show* explorant la diversité et l'ambiguïté de ces transactions intimes. » GIL